

**CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)**  
**+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)**  
**+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)**  
**+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)**  
**+ BEAUTÉ(/BEAUTE,100215) + FOOD(/FOOD,100293)**

PORTRAIT

# **JUSTINE BO : LEVANT DE LA RÉVOLTE**

Par [Alexandra Schwartzbrod \(http://www.liberation.fr/auteur/1945-alexandra-schwartzbrod\)](http://www.liberation.fr/auteur/1945-alexandra-schwartzbrod)

— 20 octobre 2016 à 18:01 (mis à jour à 18:40)



Photo Rémy Artiges

## Cette jeune auteure à l'écriture bukowskienne, revenue de Damas et de Jérusalem, espère que l'insurrection va enfin venir.

C'est un des plaisirs de la rentrée littéraire : se plonger dans un livre sans avoir aucune idée ni de l'identité, ni du genre, ni de l'âge de l'auteur(e). Se laisser emporter par un style, une ambiance et soudain se demander qui a pu écrire un truc pareil. Dans ce cas précis, le ciel nous est tombé sur la tête. On devait être à la quarantième page d'un roman saisi sur la pile pour la seule raison qu'il se déroulait en partie à Jérusalem quand l'idée nous est venue de regarder à quoi pouvait bien ressembler le type déjanté et un peu tapé qui en était l'auteur. Première surprise, c'était une femme, Justine Bo. Deuxième surprise, c'était une très jeune femme à qui, si l'on en croyait ses photos sur le Web, on aurait donné le bon Dieu sans confession. Comment était-ce possible ? Comment pouvait-on maîtriser le langage cru et cynique d'un Bukowski avec ce visage d'ange et 27 ans seulement au compteur ? Cliché, peut-être, mais suffisamment intrigant pour avoir envie d'en savoir davantage.

D'abord, elle ne se nomme pas Justine Bo. De son vrai nom, elle n'a gardé que les deux premières lettres. Si l'on se réfère à la page 12 de son roman, on peut imaginer que la romancière a un problème avec les noms. Le héros s'y présente ainsi : *«Zakar, c'est moi, Lerov, c'est le nom de mon père. Mon père, il disait*

*toujours, ton nom Zakar, c'est comme une gueule de bois. Zakar, c'est chantant, ça grise. Lerov, c'est la descente. L'après-cuite. Tu parles s'il savait de quoi il causait mon père. [...]. Zakar Lerov était un type bien. Foi en la vie, foi en la mort. Fils du père et sain d'esprit, il n'avait jamais eu d'enfants.» D'où lui vient donc cette focalisation sur les noms ? Elle hausse les épaules. «Je ne comprends pas l'idée du nom de famille. Pourquoi on serait obligé de porter le nom de son père ? Ou de sa mère ?»*

Dans son dernier roman, le héros - le fameux Zakar - perd volontairement son identité : il se fait passer pour mort à Paris où il est l'idole des Lettres et des nuits pour renaître sous le nom de Bahr (la «mer», en arabe) à Bethléem. Zakar ne parvenait plus à écrire ni à vivre à force de boire et de baiser, Bahr va réapprendre la peur de la mort, la vraie. C'est en perdant la vie qu'il va comprendre à quel point elle compte. A l'issue d'un parcours initiatique qui va le mener d'un camp de réfugiés palestiniens à un bordel de Jérusalem. Mais dans quel imaginaire tourmenté Justine Bo est-elle allée puiser une histoire aussi absurde et désenchantée ? *«J'ai commencé à écrire ce livre à Jérusalem, c'est une ville où toutes les perceptions sont décuplées. Pour moi, l'identité sociale est le seul prisme qui fait sens. Quelqu'un d'exclu en France est plus proche d'un Palestinien exclu que d'un Français intégré dans la société.»* Elle étudiait à Sciences-Po Paris quand, un été, elle a eu envie de partir à Ramallah faire du bénévolat dans une école de musique. Là, elle décide de consacrer son mémoire de fin d'études à l'athéisme dans la société israélienne. Le conflit israélo-palestinien

? Elle ne verse pas dans l'idéologie, plutôt dans le pragmatisme. *«Les deux peuples sont eux-mêmes très divisés. Les Palestiniens par le morcellement territorial dû à l'occupation mais aussi par la disqualification de leurs politiques. Côté israélien, le jour où la figure de l'ennemi palestinien s'effacera, ce sera compliqué de maintenir l'unité de la société.»*

Avant Jérusalem, un autre conflit l'avait marquée. Elle est en stage d'un an à l'ambassade de France à Damas quand la révolution syrienne éclate, cette fatale année 2011. Chargée de suivre les droits de l'homme, elle est en première ligne. *«Beaucoup d'observateurs étrangers se sont illusionnés en pensant que la Syrie ne sombrerait jamais dans le chaos»,* dit-elle. De ces mois où l'espoir a été réprimé dans le sang, elle ramènera un premier roman, *Fils de Sham*, un court texte d'une brutalité inouïe. *«Ça grouillait de cafards sur la paume de ma main. Les caillots de sang qui coagulaient les vers de crasse. Je tenais le placenta d'un poing, le marteau de l'autre. Un crâne écrasé, même un petit crâne, ça prend de la place.»*

L'ambassadeur de France, qui sera le dernier en poste à Damas, se nomme Eric Chevallier. Du Qatar, où il est aujourd'hui en poste, il évoque la jeune romancière avec précision. *«Elle était toute jeune alors, pourtant, elle m'a impressionné par son intelligence, sa maturité, son courage. Il y a un contraste saisissant entre son apparence, celle d'une jeune femme intense mais frêle, et la force qui l'anime, la dureté de ce qu'elle écrit, on trouve des cicatrices partout dans son écriture.»*

Elle est native de Cherbourg. Son père y travaille aux Constructions mécaniques de Normandie, sa mère à la mairie. Depuis 2014, elle vit à New York pour acquérir la technique du cinéma. Si elle avait pu, elle aurait voté Sanders mais sans illusion (*«le candidat rêvé des années 70»*), et considère que Trump, quelle que soit l'issue de l'élection, a déjà remporté cette victoire d'avoir abaissé le niveau du débat. Pour l'heure, elle travaille pour un magazine en ligne et réalise des documentaires. Amoureuse d'un Mexicain qui bosse dans le même domaine, elle se donne deux ans pour rentrer en France, se lancer dans le long métrage de fiction (*«une forme d'accomplissement»*). Et s'engager en politique. *«J'ai fait Sciences-Po parce que j'étais portée par une envie d'action. Je ne vois pas encore comment sortir de la politique traditionnelle. La France et les Etats-Unis sont en pleine dynamique de destruction. En France, je ne vois qu'une insurrection pour nous en sortir. Nuit debout, c'était Bisounours.»* Elle a essayé l'humanitaire, a tenté le féminisme (*«je n'ai pas été séduite par les organisations existantes»*) mais ne se reconnaît en rien ni personne dans l'Hexagone. *«Ce qui me frappe, ce sont les frontières entre les gens, entre Paris et le reste du pays, les territoires oubliés. Quand je reviens à Cherbourg, je me sens étrangère, comme si j'avais passé des checkpoints.»* Avant de partir à New York, elle a acheté les *Chroniques algériennes* de Camus. *«C'est fou comme ça résonne aujourd'hui. On a créé ici ce qu'on avait créé en Algérie, des étrangers dans notre propre pays, des gens à qui on n'offre aucune perspective.»*

Au creux de son poignet, on remarque un étrange tatouage. Elle plisse ses yeux gris vert, secoue ses longs cheveux, sourit. «*C'est inspiré de Miró, un peintre que j'adore.*» C'est le genre de fille à qui il arrive toujours des trucs dingues. Il suffit qu'elle se penche au balcon de son appartement de passage pour qu'une femme, de la rue, la supplie de ne pas sauter. Elle dessine, elle chante, elle filme mais l'écriture est son ancrage. «*Le seul moment où j'arrive à être maître de ma pensée.*»

---

**30 juillet 1989** Naissance à Cherbourg. **2010-2011** Vit un an en Syrie. **2012** Séjourne à Jérusalem, et publie son premier roman, *Fils de Sham* (Diabase). **2014** Part vivre à New York. **Septembre 2016** *Le type qui voulait arrêter de mourir* (Equateurs).

Alexandra Schwartzbrod

(<http://www.liberation.fr/auteur/1945-alexandra-schwartzbrod>)